

De l'ambiguïté tragique chez Feraoun, écrivain réputé « ethnographique »

Charles Bonn

Numéro 6, 2013

L'Algérie malgré tout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089262ar>

DOI : <https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2866>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonn, C. (2013). De l'ambiguïté tragique chez Feraoun, écrivain réputé « ethnographique ». *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (6), 1–8.
<https://doi.org/10.21083/nrsc.v0i6.2866>

Résumé de l'article

Cet article propose une relecture de *La Terre et le Sang* de Mouloud Feraoun qui y décèle la genèse d'un dire littéraire hybride surgi d'un entre-deux. Avec en toile de fond l'histoire de la littérature algérienne et, plus généralement, de la littérature maghrébine, il revisite ce qui a permis à la critique d'ériger *Nedjma* de Kateb Yacine comme œuvre symbole de la rupture avec le modèle romanesque européen. Il appert alors que la question commune posée par les deux romans est celle de l'invention d'un nouveau récit identitaire reposant dans les deux cas sur un sacrifice tragique.

© Charles Bonn, 2013



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De l'ambiguïté tragique chez Feraoun, écrivain réputé « ethnographique »

Charles BONN
Université Lyon 2
France

Liée au contexte politique qui l'a vue naître dans les années Cinquante, la littérature algérienne est encore trop souvent lue à partir de présupposés anticolonialistes qui sont certes indissociables de son émergence, mais méconnaissent la complexité littéraire de ses textes. Cette dernière développe ainsi, en marge et en contrepoint de cette lecture idéologique, un envers, un autre côté obscur et essentiel qui brouille « le » sens de l'histoire, tant récit fictionnel dans son évidente première trame que grand récit, version téléologique des événements aboutissant au triomphe des valeurs consensuelles de la communauté. Elle produit des apories, des tensions, des « sens » : soit un « malgré tout » qui oblige à relativiser les lectures idéologiques, et l'univocité qu'elles supposent. D'ailleurs, c'est ce « malgré tout », précisément, qui donne à ces textes leur polyphonie et, partant, leur valeur littéraire. Sortir l'œuvre trop courte de cet écrivain « fondateur » que figure Mouloud Feraoun, de sa trop fréquente limitation à l'anecdotique, sera le principal objectif de ma démarche¹. Si c'est grandement son assassinat qui a installé longtemps cet écrivain instituteur dans son statut de prototype de l'écrivain algérien, il est indéniable que son œuvre participe de la fondation d'une littérature nationale algérienne du fait de sa qualité littéraire, ce qu'une lecture idéologique aura toujours tendance à oublier. Ainsi, la littérarité, définie largement autant comme ensemble de procédés narratifs, discursifs, poétiques, que d'emprunts à un genre (le roman réaliste par exemple) ou encore mise en scène de langages, de voix, de visions du monde à travers une histoire narrée, est bien ce « malgré tout » trop souvent oublié, sans lequel l'écrivain n'existerait plus. Non sans un retour sur la manière dont a pu (peut encore) être ligaturée la réception de Feraoun au prisme de l'écrivain algérien réputé « ethnographique » et tout en évoquant les options de lectures offertes par la théorie postcoloniale, je m'efforcerai de m'intéresser à ce qui fait aporie - et sens - dans ce que je considère être le premier roman de Feraoun, *La Terre et le sang* : un roman que je propose de replacer dans une histoire de la littérature maghrébine fondée, de manière caractéristique, sur l'autel du sacrifice tragique.

La description

Selon la critique la plus courante, qui remonte aux lectures de Jean Déjeux, ou encore d'Abdelkebir Khatibi, dans son *Roman maghrébin* (1968), Feraoun serait exemplaire, avec Mouloud Mammeri, et un Mohammed Dib *première manière*, de ce qui fut alors appelé le « courant ethnographique » des débuts de la littérature algérienne de langue française. Courant présenté comme fondateur, et dont la dynamique essentielle serait la description.

Mais, alors même que la description est revendiquée par Feraoun, pour « montrer que les Kabyles étaient précisément des hommes », cette description de la société algérienne (plus particulièrement kabyle) traditionnelle a suscité parmi les nationalistes algériens des réactions mitigées. On se souvient de la polémique soulevée par des intellectuels nationalistes à propos de *La Colline oubliée* (1952) de Mouloud Mammeri, par exemple dans l'article « *La Colline oubliée* ou les consciences anachroniques » (1953) de Mostefa Lacheraf, ou dans celui de Mohammed Cherif Sahli : « *La Colline oubliée* ou la colline du reniement² » (1953). Et plus tard, dans les années 1980, c'est à l'Université d'Alger même que Feraoun fut traité d'« assimilé », par exemple par Christiane Achour dans son *Mouloud*

Feraoun, une voix en contrepoint (1986). Achour y soulignait alors une certaine ambiguïté de la description comme modèle scolaire français, le texte s'adressant de plus à un public essentiellement français, cible privilégiée désignée par un certain nombre de marqueurs, à l'exemple des références littéraires.

D'ailleurs Feraoun lui-même ne revendiquait-il pas le modèle scolaire français de la description lorsqu'il disait de Fouroulou Menrad, instituteur kabyle : « loin de sa pensée de se comparer à des génies : il comptait seulement leur emprunter l'idée, "la sottie idée" de se peindre. Il considérait que s'il réussissait à faire quelque chose de cohérent, de complet, de lisible, il serait satisfait » (1954 :10). Mais on sait que le roman réaliste est en Algérie un héritage français, dans la mesure où il n'y a pas de véritable histoire arabe de ce genre défini, par les sociologues de la littérature, comme indissociable de la révolution industrielle en Europe et en Amérique du Nord. Et, d'autre part, des théoriciens comme Henri Mitterand³ ont bien montré la façon dont la description romanesque suppose une relation de pouvoir, entre un pôle sujet, réunissant l'auteur et son lecteur dans une communauté de valeurs à travers lesquelles l'objet de la description est mis en signification, et le pôle objet qui est l'objet décrit, paysage ou société, auquel on ne demande pas sa propre interprétation, à supposer qu'il en ait une. Manifestement, si cette relation de pouvoir peut s'évaluer en termes littéraires pour Zola ou Stendhal, elle prend dans un contexte colonial une signification politique bien plus lourde. En effet, dans un tel contexte, le pôle sujet devient l'univers des valeurs de la société dominante, nécessairement rejoint par l'auteur même si ce n'est pas là son but. Ce dernier est prisonnier, pour se faire entendre, des modes de production du sens de cette société dominante, et cela inclut autant le roman réaliste qu'il investit que la description qu'il développe. De ce fait la critique (et j'en ai fait partie) a longtemps considéré que la fonction fondatrice de la littérature algérienne, et de l'identité collective qu'elle était censée faire émerger, était plutôt à chercher dans la rupture, par la déstabilisation du genre romanesque - introduite par un texte comme *Nedjma* de Kateb Yacine, en 1956 - que dans la description de la société traditionnelle par les romans antérieurs.

Pourtant dans *Le roman maghrébin*, Abdelkébir Khatibi mettait déjà en exergue l'importance de ces descriptions qui répondaient à la demande d'intellectuels français anticolonialistes encore très minoritaires, arguant qu'elles pouvaient aider à contrer le discours négationniste de la colonisation, en prouvant qu'il existait une civilisation en Algérie avant l'arrivée des colons. Quel autre moyen pour une telle démonstration que la description de cette civilisation algérienne et de ses traditions afin de les faire connaître au public français? Cette fonction d'affirmation identitaire face à la négation par l'Autre a été développée plus récemment, comme on le sait, par la théorie postcoloniale anglo-saxonne, dont l'une des rares présentations en français est celle de Jean-Marc Moura. Dans son ouvrage *Littératures francophones et théorie postcoloniale*⁴ (1999) et à partir de cette théorie, Moura propose un certain nombre de ce qu'il nomme « scénographies » tirées de l'auto-représentation dans les premiers textes de colonisés et déployées au regard du colonisateur ou de son espace culturel. La « scénographie anthropologique » serait, dans cette logique, ce qui s'appliquerait le mieux à ce « courant ethnographique » que j'évoquais et sa logique pourrait se résumer dans la formule liminaire « se décrire face à l'autre, pour être reconnu par lui ».

Mais même si d'autres auteurs de cette théorie postcoloniale, comme Homi Bhabha⁵, l'ont bien dépassée en situant l'écriture décolonisée dans un « third space », un « tiers-espace » relativisant la vision binaire (Moi vs L'Autre) de la « scénographie » développée par Moura, il n'en reste pas moins que l'époque n'étant plus véritablement aux simplifications idéologiques des années 1970 et 1980, on peut à présent tenter de lire ces textes, et particulièrement ceux de Feraoun, dans une optique moins binaire, moins manichéenne, et essayer d'en montrer la complexité qui demeure indéniablement la dimension essentielle de leur littérarité.

Plaidoyer pour *La Terre et le sang*

En effet, repris à l'aune de l'histoire de sa publication, *Le Fils du pauvre* apparaît, certes comme un descriptif (et s'en revendique, comme on l'a vu), mais aussi comme offrant un éclairage fondamental. Le plus souvent présenté comme fondateur de la littérature nationale algérienne du fait de sa date de première publication à compte d'auteur en 1950, ce texte n'est connu qu'à travers sa réédition aux éditions du Seuil en 1954, c'est-à-dire après le premier roman de cet auteur, *La Terre et le sang*, publié aux mêmes éditions du Seuil en 1953. Ce dernier est quant à lui le premier roman au sens plein du terme assumé comme tel par l'auteur, alors que *Le Fils du pauvre* est en fait un témoignage bien plus modeste qui ne revendique pas sa littérarité fictionnelle. D'ailleurs *Le Fils du pauvre* est publié amputé de sa fin lors de sa réédition de 1954 : le passage qui disparaît racontait, après l'ascension vers le « paradis » rêvé de l'École Normale d'Instituteurs de Bouzaréah, la découverte, en ce lieu rêvé, du racisme, ou tout simplement de la réalité. Si on considère, malgré les quelques textes d'autres auteurs parus sporadiquement avant, que l'émergence de la littérature algérienne date des années 50, le véritable texte fondateur de Feraoun, après *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri l'année précédente, est donc bien *La Terre et le sang*.

Or, *La Terre et le sang* est nettement moins descriptif que *Le Fils du pauvre*. Plus précisément, l'espace qui y est décrit s'y dédouble, créant une ambiguïté du projet descriptif, puisqu'une assez grande partie du roman situe son action dans les mines du Nord de la France où Amer a travaillé comme émigré. Enfin et surtout, contrairement à ce qui se passe dans *Le Fils du pauvre*, l'action y est prépondérante. Il s'agit de plus d'une action scandaleuse (la liaison doublement adultérine de Amer et de sa cousine Chabha) qui, au lieu de valoriser de manière positive la société villageoise, comme le supposerait la « scénographie anthropologique » décrite plus haut, en souligne (comme le faisait également *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri) les contradictions, jusqu'à la crise.

C'est en raison de sa dimension vraiment romanesque que je considère *La Terre et le sang* comme un roman fondateur d'une littérature nationale émergente drainant dans son sillage une identité collective naissante. Ce que n'est pas, pour dire le moins, *Le Fils du pauvre*. Aussi sommes-nous loin de cette « affirmation forte de l'espace d'énonciation » (1999 :141) que suppose la théorie postcoloniale revisitée par Moura dans la description pratiquée par les premiers textes de cette littérature. Car, de fait, cette affirmation supposerait une positivité, productrice d'un espace identitaire cohérent, ce qui est loin d'être le cas ici puisque comme dans *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri l'espace villageois est au contraire présenté en pleine crise, en pleine décomposition même. Surtout, l'action qui cristallise cette crise est très concrètement tragique.

Le tragique

Tragique, sans doute le roman l'est-il puisqu'il se termine par la mort du héros. Mais cette mort en elle-même ne suffirait pas pour introduire la dimension tragique qu'il m'importe de mettre en exergue. À mon sens cette mort est tragique parce qu'elle est, comme c'est le cas également chez Mammeri, l'expression d'une contradiction entre deux modèles de civilisation inconciliables car ils ne pratiquent pas le même langage. Le tragique, comme l'a montré notamment Jean-Pierre Vernant dans *Mythe et tragédie en Grèce ancienne* (1972), bien plus que sur un événement « tragique » comme la mort du personnage, repose en effet sur l'exposition d'une soudaine inefficacité d'un langage devenu périmé. Telle l'inefficacité du langage d'Œdipe-roi qui confond savoir et pouvoir : la République athénienne est alors naissante (dans le cadre de laquelle la tragédie est représentée et dont elle accompagne le surgissement inouï), elle séparera ces deux concepts et créera un système de compréhension du monde différent, inaccessible à l'ancien

roi/ancien dieu campagnard sacrifié, selon Duvignaud (1970), sur la scène urbaine de la tragédie.

Ainsi la mort d'Amer dans *La Terre et le Sang* n'est-elle tragique que parce qu'elle est l'expression d'un malentendu, c'est-à-dire d'un dysfonctionnement du langage. Et cette référence au tragique s'impose parce que comme le tragique grec, l'émergence du roman algérien correspond à une période relativement courte de profonde mutation dans la perception du monde qui nous entoure : celle-là même de la décolonisation que cette émergence accompagne comme la tragédie grecque accompagnait la naissance de la démocratie, c'est-à-dire l'invention d'un nouveau langage pour la compréhension du monde. Comme le monde n'a plus été perçu à l'identique après l'invention de la démocratie par les Grecs, il n'est plus perçu de la même manière aujourd'hui qu'avant la décolonisation. Cette dernière a eu entre autres effets de grandement déporter vers ce qu'on appelait jusque là « Tiers-monde » l'actualité politique mondiale, face à laquelle un débat électoral français par exemple, même s'il nous empêche tragiquement de regarder ailleurs, est tout simplement dérisoire.

Le tragique est donc l'invention d'un nouveau langage pour une société nouvelle, et le malentendu sur lequel il repose n'est que l'exposition, la scénographie (pour reprendre le terme de Moura dans une acception qui me semble plus adaptée), de cette naissance de nouveaux langages, parmi lesquels celui de cette littérature naissante, tout comme celui de la tragédie chez les Grecs, est centrale. Cette articulation permet d'interroger ce qui apparaît comme une aporie, une bizarrerie dans le roman de Feraoun : la présence du personnage de Marie, l'épouse française du personnage central Amer. On sait que Marie n'a rigoureusement aucune part dans l'action narrée par le roman, si ce n'est qu'elle y devient plus kabyle que les Kabyles. À la dernière page du roman elle révèle à sa belle-mère qu'elle est enceinte d'Amer. Elle découvre à elle-même et au lecteur sa nouvelle identité au moment même où Chabha entre dans sa maison porter ses condoléances. Cet enfant à venir, pas plus que Marie sa mère (et ce prénom, si on se place dans la double lecture dans laquelle le roman prend son sens, n'est-il pas, de plus, la métaphore même de la maternité ?), n'auront de rôle dans l'action de *La Terre et le sang*. Mais il deviendra le personnage central du roman suivant du même auteur, *Les Chemins qui montent* (1957). Dans *La Terre et le sang*, à supposer que le roman ultérieur ait déjà été en germe chez l'auteur, il aura une fonction annonciatrice. Mais même s'il n'annonce pas spécifiquement et uniquement le roman qui suit, il peut être lu comme annonçant toute cette littérature algérienne de langue française encore inouïe en 1953, et qui va s'affirmer dans les années qui suivent comme langage nouveau de la modernité, le langage ambigu d'une compréhension du monde par l'hybridité.

Hybridité d'une littérature qui dans la langue de l'Autre va s'avérer plus proche de la réalité du Même, tout comme Marie la française est devenue plus kabyle que les Kabyles. Et dès lors la question de l'utilité de ce personnage de Marie qui ne participe pas à l'action pourra trouver un début de réponse. Elle peut être lue en partie comme cette hybridité dans laquelle la théorie postcoloniale à partir de Bhabha va voir la caractéristique principale des littératures de la décolonisation, plutôt que dans la scénographie binaire que décrit Moura : « un site de négociation politique, un site de la construction du symbolique, la construction du sens - qui non seulement déplace les termes de la négociation, mais permet d'inaugurer une interaction ou un dialogisme dominant/dominé⁶ ». Hybridité qui ne nie pas la dualité identitaire, mais l'utilise comme le moyen le plus sûr de se connaître soi. Et qui développe l'ambiguïté fondatrice de tout nouveau langage que voyait Vernant dans la parole tragique, dans laquelle Œdipe se perd parce qu'il ne voit dans les mots qu'une seule signification, alors que leur autre signification est pourtant évidente.

Or cette ambiguïté rejoint cette autre dimension fondatrice du tragique, qu'est le sacrifice. Le sacrifice des anciens dieux campagnards sur la scène urbaine où s'invente à Athènes la démocratie est nécessaire pour que ce langage nouveau

puisse surgir, et exhiber aux yeux des spectateurs cette deuxième signification de ses propres mots qu'Œdipe est incapable de voir lorsqu'en affirmant sa volonté depuis son pouvoir royal de trouver l'homme qui a tué Laïos, il utilise son propre surnom pour désigner ce meurtrier. Et de même c'est à la mort de son mari seulement, et au moment précis où Chabha entre dans la pièce des condoléances, du thrène tragique, que Marie découvre (et dévoile) le futur enfant-littérature-langage de la modernité qu'elle porte. Il y a donc bien là également une fonction fondatrice du sacrifice, indispensable pour la naissance de ce nouveau langage.

Le sacrifice tragique, fondateur d'une littérature

En prenant un peu de recul, en revenant à l'histoire de la littérature maghrébine sur laquelle j'amorçais cette réflexion, il est pertinent de concéder cette fonction fondatrice à une littérature par le sacrifice tragique. Cela, dès *La Terre et le sang*, et en lien avec ce qu'on a posé très souvent jusqu'ici - et je suis de ceux qui se sont attachés le plus souvent à le faire - : en conférant à la rupture avec le modèle romanesque européen pratiquée par Kateb Yacine dans *Nedjma* (publié trois ans plus tard seulement), une fécondité indéniable. J'avais en particulier montré que parmi les procédés subvertissant le modèle romanesque importé dans *Nedjma* pour imposer la nécessité d'inventer un nouveau langage narratif, se trouvaient conjugués certes la rupture de la chronologie, l'absence de personnage central comme de récit unique, ou encore la multiplicité des points de vue mais aussi l'absence de description, au sens traditionnel du terme. Je soulignais alors que la description, avec son rapport de pouvoir singulier, était au contraire remplacée par un processus visible d'invention du récit, somme toute une action qui en fédérait d'autres et cela dans un roman qui en compte pourtant beaucoup. Revenons à présent à *La Terre et le sang* : ce roman, certes plus descriptif que *Nedjma*, n'en montre pas moins puisqu'au niveau de la symbolique développée à partir du personnage de Marie, on décèle la genèse d'un dire littéraire hybride surgi d'un entre-deux.

Ainsi, la question dans *La Terre et le sang* comme dans *Nedjma* est-elle celle de l'invention d'un nouveau récit identitaire, et repose dans les deux cas sur un sacrifice : le sacrifice réel d'Amer chez Feraoun, la rupture sacrificielle avec une forme littéraire importée et imposée chez Kateb. Mais il nous faut préciser que même chez Kateb l'entrée en littérature repose aussi sur le sacrifice : celui de la mère, quasiment absente dans *Nedjma*, et carrément sacrifiée dans *Le polygone étoilé*. Dans les deux cas, la fonction fondatrice d'un nouveau langage pour un monde différent repose sur le sacrifice, ce nouveau langage surgit de la fissure tragique des systèmes éprouvés de compréhension du monde. Nous nous trouvons bien à ce niveau aux antipodes de la dimension positive d'affirmation de la cohérence d'un monde que suppose le plus souvent la description, particulièrement dans la théorie postcoloniale lorsqu'elle se contente de montrer une « scénographie anthropologique ». Et c'est pourquoi Moura verra également dans des textes comme *Nedjma* une « scénographie de la rupture », là où à la suite de Bhabha on a vu dans *La Terre et le sang* une hybridité non moins tragique, et qui rejoint ainsi, somme toute, la rupture katébienne.

Il y a d'ailleurs pour l'auteur de *La Terre et le sang* un autre sacrifice fondateur⁷ : celui, involontaire mais pressenti par Feraoun dans bien des pages troubles du *Journal*, de son assassinat. Car c'est bien cet assassinat qui a fait de lui, presque plus que de Kateb, une sorte de prototype de l'écrivain algérien, comme le montrait déjà il y a bien longtemps l'enquête sur la lecture en Algérie que j'avais menée dans ma thèse de troisième cycle, en interrogeant l'entourage de mes étudiants de l'Université de Constantine, ainsi que des classes des lycées de la ville. Lorsque dans cette enquête je demandais de citer des écrivains algériens, le nom de Feraoun revenait le plus souvent, et très souvent seul, chez des enquêtés qui n'avaient fréquemment pas lu ses textes⁸ (Bonn, 1974), et en tout cas trois fois plus souvent

que celui de Kateb (Feraoun : 100, Dib : 82, Mammeri : 59, Kateb : 30). Kateb par contre était davantage cité par les enquêtés les plus familiarisés avec la littérature algérienne, et on peut souligner également que dans la production littéraire en général assez médiocre des éditeurs nationaux comme la SNED, puis l'ENAL en Algérie même, dans les années 70-80, une préface de Kateb Yacine pouvait être considérée comme un garant d'exigence littéraire plus grande que celle de la moyenne des textes publiés chez ces éditeurs⁹.

Aussi la figure de l'intellectuel sacrifié ou mis en échec par sa double culture se retrouve-t-elle très souvent dans la plupart des premiers textes de la littérature algérienne francophone. C'est le cas dans *Les Chemins qui montent* de Feraoun (1957), comme cela l'était déjà dans *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri.

Pourtant derrière ce héros, le personnage dont le sacrifice est nécessaire au surgissement du texte est bien souvent la mère. Dans *La Terre et le sang* la mère n'est pas sacrifiée, mais on a vu que c'est dans la complicité entre la mère d'Amer et la mère de l'enfant symbolique à naître qu'a lieu l'annonce de cette venue prochaine. Par contre dans *La Colline oubliée*, l'un des plus beaux passages du roman, littérairement parlant, est celui de la perte par les mères, de leurs fils enlevés par l'armée française pour aller se battre contre les Allemands en 1939. Leur chant de désespoir, véritable thrène tragique se répercute dans la nuit d'une colline à l'autre, d'un village kabyle à l'autre. La mère est en effet le langage le plus secret, le plus profond de la tradition, et elle rejoint donc ces anciens dieux sacrifiés sur la scène urbaine que voit Duvignaud (1970) dans les héros tragiques. Ici, la scène urbaine est l'écriture même du roman, genre urbain par excellence, et de plus importé, et qui symbolise cette mutation des langages de compréhension du monde que représente le tragique.

En guise de conclusion, il est crucial de replacer *La Terre et le Sang* de Feraoun dans la longue durée d'une production littéraire remarquable. On constate alors que le sacrifice de la mère est lié de manière encore plus explicite au surgissement de l'écriture romanesque quelques années plus tard, lors de cette deuxième et décisive naissance de la littérature algérienne, et plus généralement maghrébine, à partir de la fin des années Soixante. Il est d'usage de considérer souvent comme représentatif de cette seconde naissance *La Répudiation* (1969) de Rachid Boudjedra dont le titre même indique que cette renaissance du roman algérien dans laquelle ce roman s'inscrit s'ancre en quelque sorte dans le sacrifice de la mère. Ce sacrifice fondateur est comparable quatre ans plus tard à celui mis en scène dans *Harrouda* (1973) de Tahar Ben Jelloun, lu quant à lui comme le marqueur, à l'époque de la revue *Souffles*, de la renaissance du roman marocain : le sacrifice est celui d'une mère livrée au voyeurisme du lecteur par le scandale, centre même du roman, du récit de ses frustrations sexuelles. Enfin, c'est encore au sacrifice de la mère qu'est explicitement lié l'entrée de son fils en littérature à la fin du *Polygone étoilé* : Kateb Yacine relate ainsi la capitulation de la mère devant l'école française qui devait faire de son fils l'écrivain qu'on connaît.

Évoquant la cruciale question de la bénéfique rupture, c'est en lisant pour ma part par hasard *Le polygone étoilé*, sans y être préparé par l'enseignement que j'avais reçu et qui l'ignorait complètement, que j'ai découvert qu'il y avait une littérature de langue française au Maghreb. Or, l'on sait que la lecture de ce texte n'est pas de la première des facilités. C'est donc bien par la rupture de mes comforts de lecture, liée, avec mon arrivée en Algérie, à un autre passage, essentiel, dans ma vie, et à d'autres abandons, que je suis devenu, « malgré tout », le lecteur de littérature algérienne.

Notes

¹ Cette réflexion doit son point de départ à la communication que j'ai présentée à Alger, au Colloque international « Hommage à Mouloud Feraoun, intellectuel,

martyr, et ses compagnons », organisé par le Centre National de Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques, sous l'égide du Ministère de la Culture algérien, du 15 au 17 mars 2012. On remarquera que l'intitulé même du colloque ne fait pas référence à l'écrivain que fut avant tout et « malgré tout », Mouloud Feraoun.

² On trouvera un résumé de cette polémique dans l'article de Jean Déjeux, « *La Colline oubliée* (1952) de Mouloud Mammeri. Un prix littéraire, une polémique politique », *Œuvres et critiques*, n° 4 ; 2, Hiver 1979, pp. 69-80.

³ Cf. Lire d'Henri Mitterand, *Le Regard et le signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste* (Paris, PUF, 1987) ou encore, *L'illusion réaliste* (Paris, PUF, 1994).

⁴ Lire en particulier les passages consacrés à l'œuvre et au champ littéraire et à l'esthétique et à l'anthropologie, pp. 123-127.

⁵ Traduit bien tardivement en français par Françoise Bouillot : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

⁶ *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994, p. 251 (cité et traduit par Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, pp. 168).

⁷ Sacrifice à la commémoration duquel a été consacré le colloque international « Hommage à Mouloud Feraoun, intellectuel, martyr, et ses compagnons », organisé à Alger du 15 au 17 mars 2012.

⁸ Cf. [www.limag.com/Textes/Bonn/LaLitt/BonnLaLitt.htm], site web consulté le 20 juin 2013.

⁹ J'ai développé cette question de la postérité de Kateb dans : «Le roman algérien de langue française, du thème historique de la guerre, à la guerre littéraire des discours, ou: Kateb Yacine et le Moudjahid», (Mohammed Harbi et Benjamin Stora (dir.), *La Guerre d'Algérie, 1954-2004: la fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004, pp. 547-557,

[<http://www.limag.com/Textes/Bonn/2003GuerreStoraHarbi.htm>], et dans «Kateb le fondateur, ou les ambiguïtés de la langue du père», *Expressions maghrébines* - Revue de la Coordination Internationale des Chercheurs sur les littératures maghrébines (CICLIM), n°8, 2009, pp. 175-189,

[www.limag.com/Textes/Bonn/2009KatebFondateurExprMag.pdf], site web consulté le 20 juin 2013.

Bibliographie

Achour, C. 1986. *Mouloud Feraoun, une voix en contrepoint*. Paris : Silex.

Ben Jelloun, T. 1973. *Harrouda*. Paris : Denoël.

Bhabha, H. 1994. *The Location of Culture*. Londres : Routledge.

Bonn, C. 1974. *La Littérature algérienne et ses lectures*. 3^{ème} partie : Les Lecteurs. Paris : L'Harmattan.

----. 2004. «Le roman algérien de langue française, du thème historique de la guerre, à la guerre littéraire des discours, ou: Kateb Yacine et le Moudjahid» dans : Harbi, M., Stora, B. (dir.) *La Guerre d'Algérie, 1954-2004: la fin de l'amnésie*. Paris : Robert Laffont, pp. 547-557.

[<http://www.limag.com/Textes/Bonn/2003GuerreStoraHarbi.htm>]

----. 2009. «Kateb le fondateur, ou les ambiguïtés de la langue du père». *Expressions maghrébines* - Revue de la Coordination Internationale des Chercheurs sur les littératures maghrébines (CICLIM), n°8, pp. 175-189.

[www.limag.com/Textes/Bonn/2009KatebFondateurExprMag.pdf], site web consulté le 20 juin 2013.

Boudjedra, R. 1969. *La Répudiation*. Paris : Denoël.

Déjeux, J. 1979. « *La Colline oubliée* (1952) de Mouloud Mammeri. Un prix littéraire, une polémique politique ». *Œuvres et critiques*, n° 4 : 2, hiver, pp. 69-80.

Duvignaud, J. 1970. Spectacle et société. Du théâtre grec au happening, la fonction de l'imaginaire dans les sociétés. *Médiations*, n° 66. Paris : Denoël/ Gonthier.

Feraoun, M. 1953. *La Terre et le sang*. Paris : Seuil.

----. 1954. *Le Fils du pauvre*. Paris : Seuil.

----. 1957. *Les Chemins qui montent*. Paris : Seuil.

----. 1962. *Journal*. Paris : Seuil.

Khatibi, A. 1968. *Roman maghrébin*. Paris : Maspero.

Lacheraf, M. 1953. «*La Colline oubliée* ou les consciences anachroniques». *Le jeune Musulman*, n°15, pp. 4-6.

Mitterand, H. 1987. *Le Regard et le signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*. Paris : PUF.

----. 1994. *L'illusion réaliste*. Paris : PUF.

Moura, J.-M. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : PUF.

Sahli, M.C. 1953. «*La Colline oubliée* ou la colline du reniement». *Le Jeune Musulman*, n°15, p. 2.

Vernant, J., Vidal-Naquet, P. 1972. *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*. Paris : Maspero.

Yacine, K. 1956. *Nedjma*. Paris : Seuil.